

Je promets, avec la grâce de Dieu, de faire de mon mieux pour servir ma patrie

Autor(en): **Dupraz, Laure**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **69 (1940)**

Heft 10

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PARTIE NON OFFICIELLE

*Je promets, avec la grâce de Dieu,
de faire de mon mieux pour servir ma patrie*

*A ceux qui furent mes Louveteaux, les premiers
Louveteaux de la Meute St-Nicolas (Fribourg).
In memoriam*

C'est un jeudi après-midi d'avril, dans un bois, quelque part en Suisse. Le printemps flotte dans l'air, le ciel est bleu, le soleil brille, les oiseaux s'interpellent et les Louveteaux, pleins de vie et d'entrain, terminent une grande chasse. Le « tigre » était habile, rusé ; sa capture n'a pas été une petite affaire.

L'heure des exercices — du travail —, celle des jeux bruyants est maintenant passée ; c'est le moment « jusqu'avec notre cheftaine on pense », comme disent les gamins d'un air devenu tout à coup grave et important. Ils y tiennent à ce quart d'heure — ils aimeraient mieux se passer d'une partie de ballon que d'y renoncer — et leur cheftaine y tient encore plus qu'eux. N'est-ce pas, d'ailleurs, pour ces quelques instants de réflexion que, tous les jeudis, elle redevient enfant avec des enfants, joue avec eux de tout son cœur et n'est plus, à leur service, autre chose qu'une grande personne qui invente des jeux, imagine des trucs et raconte des histoires passionnantes ?

Et pourtant, l'approche de ce quart d'heure où la Meute va chercher en commun comment les petits garçons peuvent devenir meilleurs et plus sages, cause toujours une émotion profonde à la cheftaine. Ne va-t-elle pas entrer en contact avec la chose la plus merveilleuse que Dieu fit au monde : des âmes d'enfants ? Elle se prend à songer au vieux curé dont parle Lamartine qui, à l'heure d'instruire ses petits écoliers, s'adresse au Seigneur :

*. je lui demande
De préparer mon cœur pour qu'un Verbe y descende,
D'élever mon esprit à la simplicité
De ces esprits d'enfants, aube de vérité !
De mettre assez de jour pour eux dans mes paroles,
Et de me révéler ces claires paraboles
Où le Maître, abaissé jusqu'au sens des humains,
Faisait toucher le ciel aux plus petites mains,
Puis je pense tout haut pour eux ; le cercle écoute
Et mon cœur dans leur cœur se verse goutte à goutte.*

Ces onze gamins, il faut leur donner l'habitude de la B. A. ; il faut les préparer à leur promesse. Ils ont déjà compris qu'une promesse, ce n'est pas pour rire. Jean-Jean l'a dit gravement, la

semaine passée : « Je promets, ça veut dire : je ferai plus que sûr » et Jeannot a continué : « Avec la grâce de Dieu, parce que tout seul, je ne peux pas », tandis que Pierre achevait : « Faire de mon mieux, c'est m'appliquer de toutes mes forces, mais vrai de vrai, alors. »

* * *

On s'installe au « Rocher du Conseil ». La cheftaine prend place sur une pierre à l'équilibre plus ou moins stable, et les bonshommes s'asseyent en cercle autour d'elle. On commence par la question habituelle : « Louveteaux, voulez-vous regarder au dedans de vous, si vous avez fait votre B. A. tous les jours ? C'est à vous-mêmes que vous donnerez la réponse tout bas : vous ne faites pas vos B. A. pour me les raconter. Pendant ce temps, moi aussi, je réfléchis à mes B. A. » Et les gamins passent leur semaine en revue : chacun pour soi... Et la cheftaine qui les connaît — ils sont si transparents — n'a pas besoin de leurs paroles ; elle est tout de suite au clair : que ne voit-on pas dans un regard d'enfant ? L'examen de conscience terminé, la résolution prise de repartir avec un courage tout neuf à une nouvelle chasse aux B. A., on attaque la « méditation » du jour : « Je promets avec la grâce de Dieu de faire de mon mieux pour servir ma patrie. »

Le sujet n'est pas proposé que Pierrot annonce : « Moi, je serai soldat », et la bande de faire chorus.

« Très bien, petits Loups, excellente idée. Je serai très fière, plus tard, d'assister à la remise du drapeau sur la Place... Je penserai : « Mes anciens Louveteaux sont dans les bataillons, le pays sera bien gardé. » Peut-être même sera-ce l'un de vous qui portera le drapeau : pensez si, alors, la Meute N..., la vôtre, le regardera passer ! Seulement, vous ne pouvez pas être soldats aujourd'hui ; aussi, cherchons ensemble si vous ne pouvez pas maintenant faire quelque chose pour être plus tard de bons soldats.

— Pour être soldat, faut être costaud, annonce d'un air avantageux et satisfait le gros Loulou, qui est volontiers les poings en dehors.

— Qu'entends-tu, par être costaud ?

— Ben, cheftaine, c'est être premier au Tour de Suisse, c'est être bon à la course, à la gym, au foot, c'est avoir des biceps solides, c'est ne pas se laisser taper dessus, mais savoir y envoyer. »

La cheftaine présente mentalement des excuses à la grammaire. Pour l'instant, ce qui presse, c'est de redresser ou de compléter les idées de ce gamin, qui, bien de son siècle, voit la force surtout et avant tout, dans la vigueur physique, dans le muscle, et qui doit apprendre que « beaucoup de jeunes gens possédant des muscles vigoureux, mais dépourvus de résistance nerveuse, reculent devant la lutte imposée par la vie moderne »¹ et que « le développement

¹ CARREL, *L'homme, cet inconnu*, p. 263.

de l'intelligence, de l'activité, de l'audace, de la résistance aux maladies n'est pas solidaire de l'accroissement du volume de l'individu »¹.

— « Alors, pour toi, être costaud, c'est être fort, très fort, comme un cheval ou un bœuf, qui peuvent tirer de gros chargements, c'est être capable de grimper comme un singe ou de « filer » comme un chat ? Ecoute-moi, je suppose qu'un louveteau, un jour où la Meute fait un concours de gymnastique, gagne et fasse gagner sa sizaine avec lui, à la balle, à la course, au saut. Ce même louveteau, à 4 h., apporte de grosses pierres bien lourdes pour construire le foyer sur lequel on fait bouillir l'eau pour le thé. Celui-là, n'est-ce pas, c'est un type costaud ? »

La troupe opine du bonnet.

« Bien, Ce même louveteau rentre à la maison, sa maman lui dit : « Va donc me porter à la poste, en face, ce petit paquet », et le bonhomme répond : « C'est trop loin, c'est trop lourd, je suis fatigué » ; finalement, après avoir bien « grogné », il s'en va, en traînant les pieds, faisant claquer la porte. Trouvez-vous que ce louveteau soit vraiment costaud ? Il est certainement fort à la gym. Que pensez-vous ?

— C'est sûr, cheftaine, qu'il est costaud, mais voilà... Il est costaud seulement quand ça lui fait plaisir, alors, je crois, il n'est pas toujours vraiment costaud.

— Très bien, donc vous trouvez que pour être costaud, il faut l'être quand ça fait plaisir et quand ça ne fait pas plaisir. Je crois même qu'on est tout à fait costaud quand ça ne fait pas du tout plaisir. Je suis sûre que le type vraiment costaud, c'est celui qui sait lâcher un jeu très amusant pour aller « en vitesse » à l'autre bout de la ville faire une commission pour sa maman, ou se déranger pour aller chercher de grosses bûches de bois. Au fond, le vrai costaud, c'est celui qui gagne à la boxe, sans doute, mais qui surtout sait « taper » sur ses envies de « grogner » et leur tordre le cou. Le vrai costaud, c'est celui qui chante et qui siffle quand tout grogne en dedans et qui dit : « Oui, tout de suite, avec plaisir », alors qu'il voudrait dire : « Ah ! non, zut alors, ça m'ennuie. » Le louveteau qui sourit toujours, même quand il a envie de pleurer, c'est celui-là le vrai costaud. Les soldats, eux aussi, doivent être costauds de cette façon. Croyez-vous que leur caporal leur commande toujours des choses qui les amusent ? Croyez-vous que ce soit bien agréable d'être réveillé par une alerte et de devoir tout à coup s'équiper alors qu'on se réjouissait de bien dormir ? Quand vous pratiquerez la seconde partie de votre Loi : « Un louveteau ne s'écoute jamais », vous serez vraiment costaud. Mais, puisque pour être costaud, il faut aussi être fort, cherchons ce que vous pouvez faire pour être forts.

— Cheftaine, il y a la gym tous les matins quand on se lève, respirant à fond par le nez, comme on l'a fait aujourd'hui.

¹ CARREL, *L'homme, cet inconnu*, p. 29.

— Est-ce tout ?

— Oh ! cheftaine, vous avez raconté, une fois, qu'un homme s'était présenté à un officier de recrutement qui l'avait examiné, puis avait regardé ses dents, et avait dit : « Vous êtes un bel homme, mais je ne peux vous prendre, vous avez les dents trop mauvaises. » Puis vous avez dit que l'homme avait raconté à ses amis qu'on cherchait des soldats non seulement pour tuer les ennemis mais pour les manger. Et vous avez dit que l'homme n'avait rien compris du tout, mais qu'on ne peut pas compter sur un soldat qui n'est pas capable de mordre dans un biscuit dur ou dans de la viande coriace ¹, parce que si on ne mâche pas bien ce qu'on mange, la partie nutritive des aliments ne peut pas se dissoudre dans l'estomac et se transformer en sang, ce qui est nécessaire à la santé.

— Alors, André ?

— Alors, cheftaine, je pense que pour être un soldat costaud il faut bien se laver les dents, le matin et le soir et après les repas.

— C'est bien, cependant, aujourd'hui, nous n'allons pas répéter comment on doit se laver les dents. Mais est-ce qu'un bon soldat ne doit pas encore avoir d'autres choses que de bonnes dents ?

— Cheftaine, je crois qu'il doit avoir aussi de bons yeux pour découvrir de loin les ennemis et de bonnes oreilles pour entendre les avions et écouter si les adversaires rampent dans l'herbe des environs, déclare Bernard qui cultive la littérature Peau-Rouge.

— Qu'est-ce qu'il peut faire pour avoir de bons yeux et de bonnes oreilles ?

— Pour avoir de bons yeux, il ne doit pas écrire avec le bout de son nez, et pour avoir de bonnes oreilles, il faut qu'il les lave, et comme il faut, pas seulement sur le tour.

— Je vois que vous saurez vous y prendre pour être costaud, faire la gym, et bien vous laver. Mais, dites-moi, pensons à autre chose. Quand vos papas sont partis pour la mobilisation, vous avez vu comme en quelques heures, ils ont cherché leur livret de service, sorti l'uniforme, fait le sac, plié la capote, et arrangé les choses pour que vos familles ne souffrent pas pendant leur absence. Avez-vous compris, mes petits, comme il est parfois important dans la vie, d'obéir tout de suite aux ordres donnés, sans discuter. Si tous les soldats n'avaient pas immédiatement tout quitté, la frontière n'aurait pas été gardée assez vite, et notre pays aurait été en danger. Vous, quand votre maman vous demande un service, vous répondez souvent : « Quand j'aurai le temps, tout à l'heure », et ce tout à l'heure est long à venir... Eh bien, maintenant, petits Loups, vous allez faire un gros effort pour répondre comme les soldats : « Toujours prêt à obéir. » Vous penserez à la première partie de votre Loi : « Le

¹ BADEN-POWELL, *Livre des Louveteaux*, p. 111.

Louveteau écoute les Vieux Loups », et vous vous préparerez ainsi à être les meilleurs soldats dans l'avenir¹.

Mais, réfléchissez, Louveteaux, n'y a-t-il que les soldats qui servent la patrie ? Alors, quand ce n'est pas la guerre, on ne sert pas sa patrie ? » Les louveteaux restent interdits.

* * *

« Vous avez appris à la leçon d'histoire que, au XIV^{me} et au XV^{me} siècle, les draps de Fribourg étaient connus partout. Dites-moi, est-ce que ceux qui faisaient ces beaux draps, alors même que nous ne savons pas leurs noms, ne servaient pas leur patrie, puisque, grâce à eux, la réputation de Fribourg s'étendait loin, très loin ? Vous voyez qu'il n'y a pas besoin d'être connu, soi, mais que, si on travaille bien consciencieusement, on fait connaître son pays. Si beaucoup de petits garçons travaillent bien maintenant à l'école, on dira plus tard : « Les Fribourgeois sont des gens qui savent leur grammaire et connaissent leur livret à fond. »

« Et puis, à la procession de la Fête-Dieu, quand nous attendons sur la Place, vous voyez venir les conseillers communaux, M. le Syndic, les Conseillers d'Etat, qui tous servent le pays, parce que, toute la journée, ils se « cassent la tête » pour que le pays ait plus d'ordre, devienne plus beau, plus riche. Peut-être un jour, je ne sais pas, serez-vous aussi quelqu'un parmi les autorités, mais, pour cela, il faudra déjà avoir bien travaillé à l'école. Il faudra savoir lire intelligiblement à haute voix, et bien prononcer pour qu'on vous comprenne quand vous ferez des discours, il faudra savoir écrire des lettres sans fautes d'orthographe ou de français, faire des comptes de caisse justes, bien connaître la géographie du canton, posséder son histoire, afin de savoir par quels chemins le bon Dieu veut que le gouvernement conduise le pays.

« De plus, avez-vous jamais pensé que tout ce qu'Antonin met dans sa tête et César dans la sienne, c'est quelque chose de plus qui est dans le pays. Le pays est plus riche : une tête pleine vaut plus qu'une tête vide. Il n'y a pas que les sous qui comptent. Si Maurice sait plus de choses que Fernand, il est plus riche que Fernand, même si Fernand a beaucoup d'argent — Fernand peut perdre son porte-monnaie, Maurice ne peut pas perdre ce qu'il a vraiment appris —. Voilà pourquoi, quand vous êtes sages à l'école, et que vous vous appliquez de toutes vos forces, vous faites déjà maintenant un pays plus riche. Et vous n'enrichissez pas seulement le pays de ce que vous mettez dans votre tête, vous l'enrichissez de tout ce que vous mettez dans votre cœur. Quand il y a un gentil garçon, au lieu d'un garçon grognon, c'est plus de gentillesse qui est dans le pays, le pays est plus riche. Quand il y a un louveteau qui dit gentiment : « Si c'est possible », calmement, au lieu de crier : « Je

¹ *Rumeurs de Jungle*, 1939, N° 8, p. 113.

veux ça », il y a plus de calme dans la maison. Quand un louveteau ne se chicane pas avec ses frères ou ses sœurs, c'est plus d'union qui est dans la famille ; or le pays est une quantité de familles et si chaque famille est unie et calme, le pays le sera aussi. ¹ »

Les louveteaux sont devenus graves, silencieux, ils soupçonnent vaguement que le service de la patrie, c'est autre chose que le panache et l'uniforme.

* * *

La cheftaine continue : « Votre pays... vous devez en être fiers et si, devenus grands, vous allez dans d'autres cantons, dans d'autres pays, ne faites pas comme ces imbéciles qui se « gênent » d'être fribourgeois. Pensez à tous ceux qui, dans l'histoire, ont fait briller le nom de votre canton. Pensez, par exemple, au lieutenant-colonel de Maillardoz, qui avait promis de défendre le roi de France et qui, au début de la Révolution, mourut pour tenir sa promesse. Et puis, pensez que si votre pays est entré dans la Confédération suisse, c'est parce que le bon Dieu a fait dire par Nicolas de Flue qui était un saint — donc un de ses grands amis — que cela devait se faire. Si donc les amis du bon Dieu se sont occupés de Fribourg tout exprès, pensez comme vous devez être fiers d'être fribourgeois. Et une autre fois encore, le bon Dieu a envoyé un de ses amis à Fribourg, lorsqu'il a permis que saint Pierre Canisius vienne fonder le Collège. Songez, Louveteaux, que lorsque vous allez à Bourguillon en passant par Lorette, vous faites le même chemin qu'un saint qui, comme vous, faisait la rude montée, plus lentement, plus péniblement sans doute, mais la même montée, disant dans son cœur : « Seigneur, demeurez le secours de ce pays, Sainte Vierge, protégez-le. »

Et les louveteaux se taisent, émus par cette évocation, et, pour un peu, ils ne seraient guère surpris de voir paraître, au tournant du sentier, l'homme au manteau noir qu'ils ont l'habitude de se représenter sur les tableaux, sur les vitraux ou au ciel, et non pas sur les chemins de chez nous.

« Et puis, Louveteaux, vous avez encore un autre sujet d'être fiers de votre pays. Vous avez vu les constructions des nouveaux bâtiments universitaires à Miséricorde. Savez-vous que, dans tous les pays du monde, on connaît l'Université de Fribourg ? Et quand un Fribourgeois va loin, très loin, à Varsovie, à Madrid, à Pékin, à New-York, et qu'il dit : « Je viens de Fribourg », des gens lui répondent : « Ah ! Fribourg, c'est là qu'il y a une célèbre Université ! » — une grande école avec de savants professeurs qui enseignent des choses difficiles —. Si vous saviez comme on est fier alors ! Vous aurez peut-être entendu dire : « Cette Université, elle n'est pas nécessaire. Ecoutez-moi bien, je vais vous expliquer quelque chose qui est un

¹ *Rumeurs de Jungle*, 1939, N° 7, p. 97.

peu difficile à comprendre pour des louveteaux, mais je sais que, lorsque vous le voulez, vous êtes très intelligents. Il y a un mois, je vous ai enseigné à jouer au ballon bleu. Vous vous souvenez que j'ai dû vous expliquer comment il fallait vous y prendre et que c'est lorsque vous avez bien compris et bien observé les règles du jeu que vous avez dit : « C'est extra chic ! » selon l'expression qui vous est chère. Vous vous souvenez qu'alors Jeannot n'était pas là puisqu'il avait la rougeole. Et, jeudi passé, lorsqu'il est revenu, vous n'aviez pas joué depuis cinq minutes, que vous m'avez dit : « Chef-taine, cela ne va pas du tout ; Jeannot ne sait pas jouer comme il faut ; il ne sait pas tenir sa place ; il brouille tout. Voulez-vous, s'il vous plaît, lui expliquer le jeu à lui tout seul, pour qu'il ne nous mette plus de désordre ? C'est assommant, ces types qui ne connaissent pas les règles ! » J'ai donc fait comprendre à Jeannot ce qui devait se passer, il a repris son poste et vous avez déclaré : « Cela, c'est jouer. » Eh bien, Louveteaux, la vie, c'est un peu comme un jeu, dans ce sens que chacun, à sa place, doit remplir un rôle pour assurer la bonne marche de toute la partie ; mais ce jeu-là est un jeu très sérieux, très compliqué et qui dure longtemps. Malheureusement, il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas les règles de ce jeu. Certains se figurent, par exemple, que le but c'est de gagner beaucoup d'argent pour eux tout seuls, ou bien encore de faire toujours de bons dîners, de manger beaucoup de gâteaux. Or, ils se trompent, tout comme Jeannot se trompait lorsqu'il croyait devoir attraper le ballon pour lui seul, et comme Jeannot, ces gens-là gâtent les affaires pour eux et pour les autres. Le désordre s'introduit dans sa partie qui se joue dans le monde tout entier, et alors tout finit par des chicanes et, je vous l'assure, les chicanes de grandes personnes sont bien plus graves que celles de petits garçons. Si donc on veut que le jeu marche bien et que tout le monde soit content, il faut qu'il y ait des gens, des savants, qui étudient à fond toutes ces règles et la manière de les appliquer et qui, lorsqu'ils sauront tout cela, l'enseigneront au plus grand nombre de gens possible. Vous voyez comme c'est nécessaire de faire à ces savants-là une grande école pour qu'ils puissent bien travailler, avoir beaucoup d'élèves et enseigner à beaucoup de grandes personnes les règles du jeu de la vie. Celles-ci, à leur tour, les apprendront à d'autres qui feront ainsi grand bien dans le monde entier. Vous avez déjà rencontré dans la rue, n'est-ce pas, les Chinois et les Nègres qui vont à l'Université ? Vous voyez comme elle est utile l'Université, et comme vous devez en être fiers ! »

Les petits se redressent : ils ne savaient pas que, à cause de la grande Ecole de Fribourg, de l'Université, il y aura des gens qui, dans le monde entier, seront heureux parce qu'ils sauront jouer le jeu ; ils sont bien contents d'être Fribourgeois !

« Je vais vous donner maintenant une idée pour servir la patrie,

continue la cheftaine. Pour construire cette école, il faut beaucoup de sous... alors je crois que si, de temps en temps, vous renoncez à un cornet de drops, ou à une « sucette » et que vous envoyiez l'argent pour l'Université, vous feriez une magnifique B. A. Quand vous avez fini votre « sucette », vous avez les doigts qui « poissent » —, sans compter que vous risquez peut-être d'avoir mal au ventre ! Il ne reste plus rien, tandis que si vous donnez l'argent pour l'Université, vous aurez payé un petit morceau, un tout petit morceau de cette construction qui durera encore, même quand vous serez des papas. Et alors, vous pourrez dire à vos petits garçons à vous, en leur montrant les bâtiments : « Tu vois cette petite pierre, peut-être qu'elle est à moi car à ton âge j'ai « donné un cornet de drops contre. »

Vous avez bien compris ?

— Oui, cheftaine.

— Eh ! bien, réfléchissez à tout cela. Maintenant, bonshommes, vous allez faire un dernier jeu. Nous ferons ensuite la prière, le grand hurlement, et puis nous rentrerons en chantant. Mais rappelons-nous en gros ce qui a été dit aujourd'hui. Pour servir sa patrie, il faut ?

— Etre costaud.

— Et pour être costaud, il faut faire la gym, bien se laver les dents, les oreilles.

— Ensuite ?

— Pour servir sa patrie, il faut être obéissant, sage à la maison, sage à l'école et fier de son pays. »

Jean-Jean, le philosophe de la bande, celui qui écoute la discussion générale en ruminant toujours quelque chose pour son compte, depuis un moment déjà regarde loin, très loin. Tout à coup, comme sortant d'une méditation profonde, il dit avec un gros soupir : « Cheftaine, quand on a expliqué : servir Dieu, on a dit : « faut être bien sage », puis quand on a expliqué : servir l'Eglise, on a dit aussi : « faut être bien sage », puis aujourd'hui on explique : servir la patrie, et on dit de nouveau « faut être bien sage »... C'est toujours la même chose, alors !... »

Jean-Jean, petit bonhomme à la perruque ébouriffée, le temps passe vite. Quelques années vont s'envoler et tu rediras avec saint Augustin : « Voici que mon enfance est morte et je vis. » Tu seras collégien, probablement étudiant à l'Université. Un beau jour, tu te prendras sans doute à réfléchir au sens de la vie. Tu discuteras avec toi-même, avec d'autres ; tu découvriras une solution, tu la traduiras peut-être en mots savants, mais, si c'est la vraie solution, elle ne sera pas autre que celle que tu exprimais dans ton langage naïf de petit louveteau : « Servir Dieu, l'Eglise, la Patrie, c'est toujours « être bien sage » !

Cheftaine : LAURE DUPRAZ.